

## Armando Cote

### Le temps logique et la certitude anticipée \*

Avec la publication de son texte « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée », Lacan a voulu produire une coupure, un acte après un long silence, une longue période pendant laquelle il n’avait rien publié. Après sa parution en 1945 dans *Cahiers d’arts* « 1940-1945 », le texte sera pratiquement introuvable, mais pour Lacan il sera un repère constant dans son enseignement. Quand il parlait de son « sophisme » à ses auditeurs, avant 1966, ceux-ci ne pouvaient pas savoir à quoi il faisait allusion. En 1966, après plusieurs modifications <sup>1</sup>, il l’inclura dans ses *Écrits*. Il y occupe une place précise à côté du texte sur le transfert.

Dans cet « essai de logique collective », Lacan reprend la proposition freudienne de la foule pour la traduire par le collectif. Une des thèses principales du texte est que « le collectif n’est rien d’autre que le sujet de l’individuel <sup>2</sup> ». Dans la même période de sa première parution, Lacan publiera deux autres textes qui viennent le soutenir, « La psychiatrie anglaise et la guerre <sup>3</sup> », qui traite de l’expérience des petits groupes sans chef de Bion, (il ne savait pas à ce moment-là que cette expérience allait lui servir pour proposer une organisation du travail de cartels lors de la fondation de l’EFP en 1964), et « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion <sup>4</sup> », dans lequel il établit la dialectique des rapports entre l’individuel et la collection en rapport avec le trop peu et le trop.

Une des premières difficultés rencontrées par Lacan dans son retour à Freud est l’introduction et la représentation du sujet. Le sujet pour Lacan compte dans les deux sens : *compter pour* quelqu’un et *être compté*. Un exemple de ce comptage est l’aventure réelle d’une rencontre du sujet avec le réel.

En 1914, la Grande-Bretagne tout entière a les yeux tournés vers un superbe bateau, un trois-mâts, nommé *L’Endurance*, nom qui était en quelque sorte une prédestination. Mais la guerre éclate et c’est Winston Churchill qui ordonne à sir Ernest Shackleton, capitaine du navire, de poursuivre l’expédition vers le pôle Sud, l’Antarctique. Je résume cette aventure qui se

déroulera autrement que prévu. Les caprices de la météo de l'été austral 1914-1915 détruisent toutes les stratégies pour conquérir l'Antarctique. Une autre aventure commence. Quatre cents jours de dérive au milieu des glaces et un lent naufrage. Shackleton réussit un exploit ahurissant, il ramène à bon port tous ses compagnons de *L'Endurance*.

Le 28 mars 1962, Lacan fait référence à cette expédition, pour reprendre un phénomène qui est au centre du dilemme des trois prisonniers du « Temps logique ». En effet, Shackleton avait noté dans son cahier de bord qu'au milieu de la plus grande frustration, ses compagnons, désorientés dans un paysage vierge, non encore habité par l'imagination humaine, vide de tout repère signifiant, comme dans une prison naturelle, bien qu'ils soient trois, se comptaient toujours *un de plus* qu'ils n'étaient et ne s'y retrouvaient pas. Où était passé le manquant ? Le manquant ne manquait pas, tout effort de comptage leur suggérerait toujours qu'il y en avait un de plus, donc *un de moins*. Lacan dit : « Vous touchez là l'apparition, à l'état nu, du sujet qui n'est rien que cela : que la possibilité d'un signifiant de plus, d'un 1 en plus, grâce à quoi il constate lui-même qu'il y en a 1 qui manque <sup>5</sup>. »

L'espace et le temps sont liés à l'existence de l'inconscient. Le point de vue topologique de Lacan est une manière d'aborder la question du point, de la ponctuation. La ponctuation inscrit le temps dans l'espace <sup>6</sup>.

Chez Freud, la question de l'espace est restée en référence avec le modèle d'un espace psychique. La réalité psychique pour Freud ne suit pas les mêmes lois que la réalité matérielle. Les métaphores les plus connues chez lui sont celles qui font référence à l'archéologie, aux vestiges architecturaux pour tenter de rendre compte des époques différentes. À cette réalité psychique, Freud a donné un caractère spatial : l'Autre scène. La dimension temporelle, en lien avec l'espace, manque à Freud. Lacan, en revanche, réalisera un nouage entre le langage, l'espace et le temps. L'usage que Lacan fait du sophisme va dans ce sens-là. En effet, « Le temps logique » est « un nouveau sophisme » ; « mon petit sophisme personnel <sup>7</sup> », c'est comme ça que Lacan l'appelle en 1962. Le sophisme ne tient pas seulement compte de l'espace, mais aussi du temps <sup>8</sup>.

La nouveauté de Lacan est d'introduire le temps dans la logique, alors que la logique ignore le temps. Il ne s'agit surtout pas de suivre les événements logiques dans un laps de temps, mais, à l'envers, de faire de la fonction temps un événement qui engendre une certitude. Il s'agit de mettre en suspens l'attention à la réalité empirique, à celle du sens, pour laisser flotter les signifiants. Le temps logique est une manière d'objectiver le temps à

partir des scansion suspensives, c'est alors le lien entre le temps et la vérité qui s'exprime par la certitude qu'il produira. Sans les scansion suspensives, pas de temps logique, elles servent de preuve. La scansion est un temps d'arrêt. Dans le dilemme des trois prisonniers il y a deux scansion, elles sont différentes, comme peuvent l'être les signes de ponctuation dans l'écriture.

Je vous rappelle le dilemme des trois prisonniers. Un directeur de prison propose la liberté à celui des trois prisonniers qui arrivera à découvrir la couleur du rond accroché dans son dos. Chaque rond sera choisi parmi trois blancs et deux noirs. Les prisonniers ne pourront pas communiquer entre eux ni les résultats, ni leur raisonnement, ils n'auront aucun moyen de poser la vue sur leur propre dos. Après un certain temps, les trois prisonniers se dirigent vers la sortie et, à tour de rôle, chacun donne la bonne réponse : blanc.

Lacan appelle les trois temps par trois noms : instant, temps, moment, associés à trois qualités par trois verbes : voir, comprendre, conclure, modes différents de l'instance du temps. Les trois temps correspondent à des modes de subjectivation. La subjectivation est la transformation qui se vérifie à la suite des scansion par lesquelles les trois combinaisons sont possibles, ainsi que trois formes de temps et également trois formes de manque. Je résume donc :

● ● ○ L'instant de voir : forme impersonnelle du sujet, qui dit « l'on sait que ». On sait que quand on voit deux noirs on est blanc. Manque à voir puisque ce n'est pas le cas, les sujets ne voient pas deux noirs ; premier arrêt, première scansion suspensive.

● ○ ○ Le temps pour comprendre : la subjectivation de la combinaison « un noir, deux blancs ». « Si je suis noir, alors chacun des deux autres peut penser "si je suis un noir..." et le troisième sortirait. » Elle introduit la forme du grand Autre en tant que tel, car chaque prisonnier, pour pouvoir tenter de résoudre l'énigme, doit faire appel à un Autre qui regarde la scène. Un manque à comprendre est au centre. Deuxième scansion suspensive, qui n'est plus de l'ordre du raisonnement mais qui demande un acte du côté du sujet et pas de l'Autre.

○ ○ ○ Le moment pour conclure, le cas d'urgence <sup>9</sup>, « je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme <sup>10</sup> ». Les autres ne sont pas encore sortis, je me hâte de déclarer que je suis blanc ; émerge le « je » en première personne : le sujet de la hâte. La hâte est la liaison propre de l'être humain au temps. Il y a le manque à conclure, puisque c'est l'acte qui anticipe la déclaration de la conclusion.

L'urgence à conclure provient de l'objectivation d'un temps de retard, il se dit blanc avant qu'il ne puisse plus reconnaître qu'il est noir. L'acte de conclure anticipe sur la certitude de l'assertion.

La question qui taraude Lacan est celle du troisième temps, « le moment de conclure <sup>11</sup> ». Il manque le facteur qui précipite le sujet à sortir. Quel est ce facteur ? Lacan trouvera la réponse, il me semble, grâce à ses développements autour de l'objet *a*, lequel a une qualité que n'a aucun autre objet, « il porte le nombre <sup>12</sup> ». L'effet de l'objet *a* est immédiat, on peut le constater, il est comptable. Dès que l'objet *a* fait son entrée, le sujet se met à compter, c'est un objet temporel du fait que non seulement le sujet compte, mais il motive la précipitation, c'est l'objet hâte, il est hâté. L'image augustinienne est un des exemples de l'irruption destitutive de l'objet : dans la scène ils sont trois, la mère nourricière et deux enfants, plus le regard de saint Augustin.

La dimension de la hâte est constitutive du stade du miroir. Avec le « stade du miroir <sup>13</sup> », Lacan donne raison à Freud concernant le moi. En effet, la prématuration de la naissance trouve une unité anticipée. Le moi se forme en anticipant une unité dans l'image miroir. L'identification est une opération de transformation produite chez le sujet quand il assume une image. Dans le texte « Le stade du miroir » nous pouvons déjà rencontrer une tension temporelle entre le retard et l'anticipation. L'anticipation apporte quelque chose de plus complexe que « l'unité perdue de soi-même », dans l'anticipation, le sujet devance, « dans un mirage, la maturation de sa puissance ». Cette anticipation lui donne, au stade du miroir, une valeur d'identification, dans le sens où l'image transforme le sujet. C'est dire qu'il y a une insuffisance organique (neurologique et motrice) que le sujet anticipe à partir d'une unité, l'identification, alors qu'il n'a pas les moyens. À la puberté le sujet se retrouve dans un temps différent, il a les moyens organiques mais n'a pas d'unité identificatoire.

La hâte signe une discontinuité temporelle, indispensable pour les autres temps. Il faut donc souligner que le stade du miroir n'est plus une simple donnée de la perception, mais un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance <sup>14</sup> à l'anticipation, deux termes qu'on trouve dans le temps logique.

Une pression temporelle, une tension temporelle, c'est la conclusion que Lacan tire du commentaire de *L'Homme aux loups*. Il souligne comment le patient passe de l'emploi du « moi » à celui du « je » par l'effet du temps. C'est dans « Le discours de Rome » prononcé en 1953 que Lacan revient sur le cas de l'homme aux loups. Il applique les trois temps et conclut que Freud

a annulé le temps pour comprendre, pour amener trop tôt le patient au moment de conclure : « La fixation anticipée d'un terme laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa vérité <sup>15</sup> ». Lacan adresse ainsi une critique à Freud quant à la direction de la cure : il a manqué le moment pour conclure. Le fait est que l'homme aux loups n'a jamais pu intégrer la remémoration de la scène primitive. Se remémorer un événement n'est pas suffisant, il faut un acte pour conclure, pour que le souvenir cesse de s'écrire.

La qualité du nombre, propre à l'objet *a*, le seul qui ne trompe pas, est un indice de la certitude, de la certitude de quoi ? Que « ce n'est pas ça ». La vraie lettre d'amour est celle qui dit : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça <sup>16</sup>. » Trois verbes : demander, offrir et refuser, les trois forment un nœud borroméen. Ils reprennent les trois formes du temps : voir, comprendre, conclure. Dans la leçon du 9 février 1972 du séminaire ...*Ou pire*, Lacan avance ce nœud à trois. La racine, le fondement de ce nœud est la règle qui dit : jamais deux sans trois.

Ainsi, *le moment de conclure* est essentiel pour produire un point d'arrêt au temps pour comprendre, c'est le moment de l'inversion de la demande en désir, ce qui va précipiter le sujet dans une hâte pour conclure. Il y a un temps de latence, structurellement en retard par rapport à l'Autre car il lui faut un *hiatus* pour produire une traduction qui succède à ce qui précède. Le mot d'esprit en est le modèle ; en effet, Lacan dit : « Ils sont trois, mais en réalité ils sont deux plus *a* <sup>17</sup> ». La deuxième scansion détermine le moment de conclure. Tandis que le temps pour comprendre produit le doute, le moment pour conclure doit sa certitude à une anticipation. La scansion est un temps d'arrêt silencieux.

La hâte pour conclure est fonction de l'objet *a*, on peut en déduire qu'il s'agit du regard qui est objectivité, dans un décalage temporel, entre ce qui serait vu réellement par l'autre et ce que le sujet a supposé être vu. La conclusion n'est pas le résultat d'une coïncidence, mais au contraire ouvre un *hiatus* entre ce qui est vu par l'autre et la rencontre manquée – « ce n'est pas ça ». L'image de ce rendez-vous est le tableau de Vélasquez *Les Ménines* <sup>18</sup>.

Mais avant d'aller plus loin, il faut faire la différence entre la simultanéité et la *synchronie*. Lacan insiste sur l'usage du terme synchronie, il refuse d'utiliser la simultanéité, qui n'est rien d'autre qu'un autre nom de l'éternité. En effet, dans l'éternité, le temps n'est pas mesurable, c'est un temps stationnaire où rien n'arrive, rien ne manque – c'est une « escroquerie <sup>19</sup> ». L'éternité est le temps de la plénitude. Le temps de l'analyse ne peut être le temps éternel, autrement il s'agit d'une *étournité* <sup>20</sup>. La

synchronie est le temps propre à l'inconscient freudien. L'heure de la vérité arrive trop tôt ou trop tard : « [...] on conclut toujours trop tôt. Mais, ce "trop tôt" est simplement l'évitement d'un "trop tard". Cela est tout à fait lié au fin fond de la logique <sup>21</sup> ».

Grâce à la question du temps logique et de son lien avec l'objet *a*, la frontière entre l'individuel et le collectif est abolie. Lacan va reprendre un binaire qui est resté en suspens chez Freud, celui de *l'individuel et du collectif*. L'introduction d'un troisième terme était nécessaire pour tenter de comprendre ce qui fait lien entre les individus. Un terme autre que le moi va s'imposer : le sujet. Sujet qui est déterminé par le temps logique.

Pour garantir l'existence du sujet, il faut trois. Lacan tient beaucoup à cette limite comptable pour délimiter ce qui est une foule et ce qui est du *collectif*. La collectivité « se définit comme un groupe formé d'individus, au contraire de la généralité, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus <sup>22</sup> ». Il faut souligner un facteur propre à la collectivité et qui échappe à la logique, il s'agit de la structure temporelle qui s'appuie non sur ce que le sujet voit mais sur ce qu'il ne voit pas.

D'où la nécessité de passer par un dispositif qui tienne compte du temps d'arrêt, c'est-à-dire de la scansion suspensive. L'apport de Lacan est là, dans le nouveau rapport à la vérité, en tant qu'assertion conclusive, qui s'impose dans un moment de hâte.

Lacan pose de cette manière les bases d'un nouveau rapport de l'individuel et du social, par rapport à la course à la vérité, « faut le temps » dira-t-il dans « Radiophonie ». Sans une logique collective du temps, la course en solitaire ou de tous sera perdue. S'impose un comptage des individus noués par le collectif. La trouvaille que Lacan fait du facteur temporel est propre à l'objet *a*. Il dit : « Ils sont trois, mais en réalité ils sont deux plus *a*, et c'est bien en ceci que ce deux plus *a*, au point du *a*, se réduit, non pas aux deux autres, mais à un plus petit *a* <sup>23</sup>. »

Ce *plus un* est une notion topologique, qui ne correspond pas à une identification individuelle visible dans un espace à deux dimensions. Cette logique a inspiré celle du cartel, c'est une logique qui ne s'incarne pas dans un individu, mais qui peut permuter, ce qui permet d'introduire la dimension du désir dans un groupe.

Lacan obtient un temps hétérogène parce qu'il est rendu par un processus de savoir. L'exigence d'une limite numérique reviendra plus tard en ce qui concerne la composition des cartels, dont le chiffre ne doit pas excéder 5 (4 + 1) ou 6 (5 + 1). Au delà de 5 + 1, le calcul intersubjectif deviendrait

trop compliqué et risquerait de faire place au pacte et à une défausse des enjeux personnels dans la désignation d'un *leader*. Si une collectivité excède un certain nombre, pour Lacan, elle ne peut plus rendre opératoire la fonction du temps logique, dans ce cas-là elle deviendrait une foule.

Mais quand le troisième temps fait défaut, comme dit le poète, « le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con ». En effet, le propre d'un discours sans scansion, car métonymique, est de cesser de produire des effets de séparation et de rester collé à une volonté de ne pas changer. Quand on entend parler un convaincu, il se dégage un invariant dans son propos, peu importe de quoi il parle, il pose toujours l'Autre, le grand Autre, comme menteur et, de l'Autre côté, un Autre qui ne mentira jamais. Le monde se divise entre un Autre non trompeur qui se promène dans l'univers de la vérité et de l'autre côté un Autre foncièrement trompeur, maudit, malin. La conviction, me semble-t-il, est le propre du savoir absolu. On connaît sa logique : « Je sais qu'il sait que je sais » ; pourquoi ? Parce que je l'en ai informé ; informé de quoi ? De ce qui n'est pas dit. Vous avez reconnu la logique du rapt de la lettre, dite volée <sup>24</sup>. Le roi est féminisé du fait qu'il ne sait pas qu'il détient la lettre.

La conviction peut interdire l'acte d'interpréter, elle peut devenir norme. Le déni, comme nous allons le voir, ne permet pas au sujet de produire une critique, mais de rester dans l'ordre du jugement, du surmoi.

Les trois ronds dans la perversion ne sont pas noués, et c'est l'imaginaire qui prévaut. Il n'y a pas de trou dans la conviction, la conviction est une victoire contre la faille, si quelqu'un pense différemment il faut le convaincre, c'est-à-dire le vaincre. Le convaincu est isolé, il partage un groupe mais il n'est pas affecté par celui-ci, le sujet est figé, inamovible et indiscutable.

Cette fixité provient d'un manque d'élasticité. On trouve ce trait dans la perversion, l'objet imaginaire possède une solidité, c'est un imaginaire très particulier. Dans la conviction, il y a une action souterraine du surmoi, cette action s'oppose à la scansion. Il transforme la souffrance en jouissance et « le manque en plénitude <sup>25</sup> ».

Un exemple de cette fixité est le cas de Gide. *L'instant de voir* vient subjectiver ce qu'on ne peut pas voir. Rappelons les trois étages de la maison de la rue de Lecat à Rouen, qui fut le théâtre d'une double scène. La première est la scène de séduction par la tante quand Gide était encore un enfant, tandis que la seconde va doubler la première. La scène propre d'un instant, de voir, se déroule quand Gide a 13 ans et sa cousine 15 ans. Un soir, Gide retourne à l'improviste à cette fameuse maison en clandestin et il

est servi. Il a accès à l'escalier de la connaissance du bien et du mal en traversant les trois étages de la maison. Dans le premier, se situe le bureau de l'oncle Émile, une porte fermée en permanence, au deuxième se trouve la chambre de l'épouse infidèle, la tante Mathilde, et au troisième la chambre des enfants où Gide découvre Madeleine à genoux et en pleurs ; « cet instant décida de ma vie <sup>26</sup> » écrira Gide. Pas de scansion possible, mais un arrêt sur image et une rencontre traumatique.

Un autre exemple de la conviction, nous le trouvons dans le livre de Gérard Haddad, *Dans la main droite de Dieu, psychanalyse du fanatisme* <sup>27</sup>. L'auteur tente d'analyser le phénomène du fanatisme à partir de la question de l'adhésion totale à une croyance, pour laquelle il devient légitime de mourir et surtout de tuer. Il pointe des questions qui nous concernent, notamment le lien que le fanatique entretient avec l'objet. Il en distingue quatre : le nationalisme, le racisme, l'idéologie totalitaire et le fanatisme religieux.

Mais au moment de conclure son livre, Haddad rappelle une interprétation qui a été déterminante dans son analyse avec Lacan. Il revient sur sa croyance, il croyait, il était, écrit-il, fanatique : son versant idéologique était le stalinisme. Cette position subjective l'a longtemps paralysé. La construction de son essai est une restitution de sa cure avec Lacan à partir de moments cruciaux tels qu'une image spéculaire fragile, une rivalité fraternelle, une aspiration aux lendemains qui chantent, un attachement oedipien... Il dit que, à la fin de la cure, au *moment de conclure*, il a été confronté à la certitude révolutionnaire, il fallait choisir. Un jour, raconte-t-il, il confie à Lacan qu'il trouve tout à fait normal que Staline propose des traitements neuroleptiques aux opposants politiques, face à quoi Lacan gronde : « Je ne peux me taire plus longtemps ! » Il a fallu le temps, dit Haddad, pour comprendre son aveuglement. Le « Je ne peux me taire plus longtemps ! » a fait scansion suspensive pour Haddad. Le dire de Lacan a mis en question la certitude révolutionnaire. Un manque à savoir s'est introduit, le « ce n'est pas ça » lui a ouvert une voie de passage.

« Dans le signifiant pleinement développé qu'est la parole, il y a toujours un passage, [...] C'est ce passage de l'un à l'autre qui constitue l'essentiel de ce que nous appelons la chaîne signifiante. Ce passage en tant qu'évanescence, c'est cela même qui se fait voix – je ne dis même pas articulation signifiante, car il se peut que l'articulation reste énigmatique, mais ce qui soutient le passage est la voix <sup>28</sup>. » La voix pour Lacan à cette époque n'est pas encore un objet *a*. C'est la scansion de la parole qui crée la voix comme objet *a* : « C'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation <sup>29</sup>. »



L'objet *a* prend forme de coupure. Les phrases interrompues chez le psychotique montrent bien la différence entre la grosse voix du surmoi et celle du délire. Chez le sujet psychotique, le sujet est intéressé mais il disparaît, « ça s'impose à lui ». Pas de scansion dans la psychose entre un signifiant et un autre. L'exemple de Schreber et des voix des oiseaux est limpide de ce « passe-temps », comme il l'appelle. Les oiseaux ne comprennent pas le sens des mots mais l'homophonie, l'analogie des sons : *santiago-carthago*... Les oiseaux lui parlent arbitrairement. Le passage à l'écriture chez Schreber, comme on le retrouve aussi souvent chez les personnes victimes de torture ou de violences extrêmes, est une tentative de faire taire la voix, une mise à plat. Quand on écrit, on regarde et on donne à voir, cela a un effet d'apaisement très important.

Il faut le temps <sup>30</sup>, le sujet est aliéné au nombre qui le compte, avec qui il peut compter son manque. Nous sommes sujets aux comptes. L'unité adaptée au sujet, la plus adaptée pour le sujet, Lacan l'a appelée le *plus un* ou *l'un en plus*. L'expression *plus un* apparaît chez Lacan dans « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste, 1956 », où il parle de l'imparité du trois et rappelle Gide et sa traduction dans *Paludes* : « Le numéro deux se réjouit d'être impair. » L'introduction de *l'un en plus* va permettre à Lacan de revenir sur ses textes antérieurs et de vérifier ce qu'il avait proposé dans son texte du temps logique et la lecture du binaire individuel et collectif. Le comptage est inhérent à la question du sujet.

Freud écrit : « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale <sup>31</sup>. » Lacan élargit la portée de Freud parce qu'il introduit une différence radicale entre la foule freudienne avec tous ses effets et le collectif qui tient compte du nombre. De plus, il met en tension la question du moi et introduit la question du sujet. Nous pouvons constater que la question du sujet est solidaire chez Lacan de la question du comptage. Les exemples chez Lacan si l'on suit la logique du comptage sont innombrables.

Dans l'« Hommage » qu'il fait à Marguerite Duras et le commentaire de *Lol V. Stein*, il centre son explication à partir d'une scène, d'une remémoration. Lacan dit : « C'est proprement le ravissement de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal, à y subir le rapt de son fiancé par celle qui n'a eu qu'à soudaine apparaître <sup>32</sup>. » Toute son analyse repose sur le nœud, et pour « le saisir il faut se compter trois <sup>33</sup> ». Deux plus un. La structure même du nœud borroméen implique l'un en plus. S'il en manque un, les deux autres sont libérés, donc chaque anneau joue un rôle, autrement ils ne tiennent pas ensemble.

Le nom propre peut faire fonction d'un, il peut désigner une identité individuelle. Lacan parlait de ce malaise ressenti par certains sujets qui se vivent comme « un sans nom », manière de se mettre à l'abri d'une castration imaginaire. Lacan, à ce propos, a montré la voie de l'importance de renoncer, si l'on veut être analyste, à se faire un nom, à atteindre une renommée, et d'assumer plutôt la castration symbolique de son nom, de le réduire à un signifiant quelconque, au nom commun. Il a donné l'exemple d'une personnalisation « là-quand <sup>34</sup> ».

En effet, le nom propre pour Lacan est une fonction volatile qui est faite pour combler un trou, pour l'obturer, pour lui donner une apparence de suture <sup>35</sup>. Dans le séminaire de 1965, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan interprétait Freud et l'exemple que celui-ci donne de l'oubli du peintre d'Orvieto. Freud voit distinctement plusieurs noms, Boltraffio, Botticelli et plusieurs termes, *Herr, Trafoï*, mais Lacan remarque que ce qui est perdu, parce qu'il n'y a pas de réorientation, est un morceau de son prénom *Sign*, qui est l'équivalent à une lettre près de *Sigm*, Sigmund. Ce qui est perdu par Freud est ce point aveugle, d'où il est regardé par le portrait de Signorelli. Le trou, le trou de l'oubli en tant que « l'apparition du point d'émergence dans le monde, de ce point de surgissement par où ce qui ne peut, dans le langage, se traduire que par le manque, vient à l'être <sup>36</sup> ».

*Mots-clés : temps, logique, collectif, moment de conclure, conviction, certitude.*





















---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », à Paris le 16 mars 2017.

1. ↑ Sur ce point, le livre incontournable est celui d'Erik Porge, *Se compter trois, le temps logique de Lacan*, Toulouse, Érès, 1989.

2. ↑ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213. Cette phrase est une interprétation de Lacan de celle de Freud : « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale » (S. Freud, « Psychologie de foules et analyse du Moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 123).

3. ↑ J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 101-120.

4.  J. Lacan, « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 85-99.
5.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 28 mars 1962.
6.  Sur ce point il existe le livre remarquable d'Isabelle Serça, *Esthétique de la ponctuation*, Paris, Gallimard, 2012.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2001, leçon du 10 janvier 1962.
8.  B. Cassin, *Jacques le sophiste, Lacan, logos et psychanalyse*, Paris, Epel, coll. « Essais », 2012.
9.  Les cas d'urgence auxquels il fait allusion dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » me semblent être en lien avec le moment de conclure.
10.  J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », art. cit., p. 213.
11.  C'est le titre que Lacan donne à son séminaire de l'année 1977-1978, ce qui montre bien l'importance qu'il accorde à la question de la conclusion d'une analyse qui est en lien avec la question de la passe.
12.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 20 juin 1962.
13.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », dans *Écrits*, op. cit., p. 93-100. Il s'agit d'une communication que Lacan avait faite à Zürich le 17 juillet 1949 et qu'il a réécrite en 1966. On retrouve l'influence du temps logique dans la réécriture.
14.  *Ibid.*, p. 96.
15.  J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 257 et 311.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, leçon du 9 février 1972.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.
18.  Cette toile, une des plus commentées de l'histoire de la peinture occidentale, est également connue sous l'appellation *La Famille de Philippe IV*. Elle a été peinte en 1656. Le tableau est présenté au musée du Prado de Madrid. Il faut souligner que Lacan n'a pas choisi ce tableau par hasard. En effet, Michel Foucault venait de publier son livre *Les Mots et les Choses* et dans sa préface un commentaire du tableaux de Vélasquez. Voici une référence du *Séminaire* de Lacan, le 25 mai 1966 : « Est-ce que ce n'est pas fait pour que nous analystes, qui savons que c'est là le point de rendez-vous de la fin d'une analyse, nous nous demandions comment, pour nous, se transfère cette dialectique de l'objet (*a*) ? Si c'est à cet objet (*a*) qu'est donné le terme et le rendez-vous où le sujet doit se reconnaître. Qui doit le fournir : lui ou nous ? Est-ce que nous n'avons pas autant à faire, qu'à faire Vélasquez dans sa construction ? Ces deux points, ces deux lignes qui se croisent, portant dans l'image même du tableau ce bâti de la monture, les deux montants qui se croisent. »
19.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973.
20.  Séance du 16 juin 1975 : « Le tout pourri se retrouvera en sa nature de bonneriche, pour l'étournité » (dans J. Aubert [sous la direction de], *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, coll. « Bibliothèques des Analytica », 1987, p. 22.
21.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, Genève, 1985, p. 21.
22.  J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », art. cit., p. 212.
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 47.

24. [↑](#) J. Lacan, « Le séminaire sur *La Lettre volée* », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 13-61.
25. [↑](#) C. Millot, « Gide, Genet, Mishima, intelligence de la perversion », dans *L'Infini*, Paris, Gallimard, 1996, p. 9. Voir aussi *Le Désir à l'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, Amsterdam, Rodopi, N. Segal, 2000.
26. [↑](#) *Ibid.*, p. 39.
27. [↑](#) G. Haddad, *Dans la main droite de Dieu, Psychanalyse du fanatisme*, Paris, Premier Parallèle, 2016.
28. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 343.
29. [↑](#) J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 20 mai 1959.
30. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 78.
31. [↑](#) S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du Moi », *art. cit.*, p. 123.
32. [↑](#) J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol. V Stein », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 191.
33. [↑](#) *Ibid.*
34. [↑](#) J. Lacan, « Œuvres graphiques et manuscrites », *Catalogue Artcurial*, Paris, 30 juin 2006, p. 48.
35. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1965.
36. [↑](#) *Ibid.*